

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (1999)
Heft: 4

Artikel: Le cinéma de Janine Walser
Autor: Walser, JAnine / Adatte, Vincent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932925>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Le cinéma de Janine Walser

Exploitante des cinémas de Sion depuis trente-sept ans, Janine Walser vendrait presque son âme au diable pour faire aimer à son très cher public des films comme «The Hole» du Taïwanais Tsai Ming-liang ou «Ghost Dog» de Jim Jarmusch. Pour elle, le cinéma est une passion... à prendre parfois aux deux sens du terme!

Propos recueillis par Vincent Adatte

«Je viens de la campagne. Enfant, je n'allais pas souvent au cinéma... A l'époque, il n'y avait pas de moyens de transports comme aujourd'hui. Le premier film que j'ai vraiment aimé, c'était «Vingt mille lieux sous les mers», avec James Mason en capitaine Nemo; je l'ai vu lors d'une séance scolaire.»

«Je me suis mariée deux fois: une fois avec un homme qui travaillait dans le cinéma, une autre fois avec le cinéma. Et ce double mariage dure depuis trente-sept ans. Nous avons commencé avec trois salles au début... Nous avons alors connu une période très difficile, ce qui nous a décidé, avant tout le monde, à transformer l'Arlequin, un cinéma d'une capacité de 600 places qui n'était plus rentable: en supprimant le balcon, nous avons créé deux salles, une petite et une grande; à l'époque, ce genre de transformations ne se faisait pas du tout... Certains n'ont pas compris, mais, à nous, cela nous a donné des ailes, car nous avons pu dès ce moment montrer dans notre petite salle du Capitole tout le cinéma que nous aimions.»

Bergman, Buñuel, Pasolini et les autres

«Nous avons alors repris un ciné-club créé par des jeunes du collège; nous y

présentions des films venus de tous les continents. Petit à petit, nous avons essayé de donner à l'expression «exploitant de cinéma», que je trouve horrible, un sens plus positif en valorisant notre métier grâce à une programmation qui soit la plus complète possible. A cette époque, nous étions des fanatiques de Bergman, nous vénérons des grands comme Buñuel, Fellini, Pasolini, Rosi, Visconti... C'était la grande époque du cinéma italien.»

«Si je regarde un peu en arrière, le film que j'ai le plus aimé, entre tous, c'est «Stalker» de Tarkovski; j'ai vu ce film plusieurs fois et à chaque fois j'en ai eu une vision différente. Montrer au public «Les chevaux de feu» de Paradjanov, «Le salon de musique» de Satyajit Ray ou un film d'Ozu, c'était le bonheur, des petits moments de lumière dans ma vie d'exploitante dont je me souviendrai toujours! Attention, je ne suis pas nostalgique d'une époque: aujourd'hui, il y a toujours du très bon cinéma à défendre: Jarmusch, les frères Dardenne, Kitano, Hou Hsiao-Hsien, Subiela et tant d'autres! Mais je ne crache pas sur le cinéma américain, parce que c'est notre fond de commerce. Sans le cinéma américain, nous n'aurions pas quatre salles à Sion. Je crois aussi qu'on a un peu tendance à critiquer le cinéma américain, comme on critique la société américaine, alors que ce n'est pas du tout la même chose, il suffit de voir certains films indépendants. De toute façon, je pense qu'on a les films qu'on mérite; c'est pourquoi, je félicite souvent les gens qui viennent dans nos cinémas voir des films difficiles: c'est une manière superbe de prendre parti, d'apporter son soutien.»

Un métier de solitude

«Ce que j'aime plus que tout dans mon métier, c'est le fait de suivre un réalisateur, un peu comme en littérature on suit un écrivain; au cinéma, c'est la même chose: on ajoute les films les uns aux autres, ça fait comme un chapelet de cinéma, de réflexion, de rêve, de poésie. Mais, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce métier est plutôt un métier de solitude, du moins comme je le conçois, car il faut énormément lire pour être à la hauteur... deux à trois heures par jour. C'est en lisant que j'ai appris ce métier, en restant chez moi à lire toutes ces revues de cinéma, car il y a toujours quelque chose que l'on ne sait pas... C'est seulement de cette manière qu'on peut vraiment se renouveler, s'ouvrir à d'autres films, d'autres cinéastes. Nous devons être curieux de tout; la curiosité doit être notre plus beau défaut, à nous autres les «exploitants de cinéma»... Décidément, je n'aime pas cette expression!» ■